

**La figure du père : entre contestation,
rupture et/ou réconciliation dans *L'élève et la
leçon* de M. Haddad et 1994 de A. Meddi**

Goucem Nadira KHODJA^{1*} ¹Laboratoire Lisodip – ENSB d'Alger.

Date de réception
30-12-2021

date d'acceptation
26-04-2022

date de publication
21-07-22

Résumé :

Dans l'imaginaire social des pays maghrébins et de l'Algérie, plus précisément, la figure du père est valorisée par son statut de représentant de l'ordre, de garant des traditions et de transmission des valeurs éducatives. En effet, les sociétés organisées sur le mode du patriarcat tendent à glorifier le rôle du père charismatique et à construire l'image rigide de l'autorité absolue.

Qu'en est-il des représentations de la figure paternelle dans la littérature algérienne francophone? Les textes littéraires parce qu'ils mettent en lumière les conflits latents dans la société, peuvent décrire et reproduire le réel en nous le montrant autrement, en nous dévoilant le non-dit des

* - Auteur correspondant.

L'intégration des TICE en situation d'enseignement/apprentissage à l'Université au Maroc : vers un nouvel paradigme didactique innovant
revue *Socles*
interactions sociales, en brisant les préjugés, les stéréotypes ou les clichés qui s'incrument dans l'imaginaire socio-culturel.

Dans cette étude, il sera question de la représentation de la figure du père dans deux textes de la littérature algérienne d'expression française, le premier *L'élève et la leçon* d'un auteur de la génération révolutionnaire, à savoir Malek Haddad, le second *1994* d'un jeune auteur algérien de la littérature francophone contemporaine. A travers ces deux textes, nous prospecterons les voies (et les voix) qui mènent de la contestation de la figure paternelle, de la volonté de rupture avec les idées archaïques à l'éventuelle réconciliation.

Mots clés :

Représentation, imaginaire social, mémoire collective, figure du père, absence.

**Father figure between contestation, rupture
and/or reconciliation in *L'élève et la leçon* of
M. Haddad and *1994* of A. Meddi**

Abstract :

In the social imagination of the Maghreb countries and of Algeria, more precisely, the figure of the father is valued by his status as a representative of the order, a protector of traditions

and by transmission of educational values. In fact, societies which are organized on the mode of patriarchy tend to glorify the role of the charismatic father and to build the strong image of absolute authority. What about representations of the father figure in French-speaking Algerian literature? Literary texts reveal the latent conflicts in society that's why they can describe and reproduce reality by showing it to us differently, by revealing to us the unspoken social interactions, by breaking down prejudices, stereotypes or clichés which are prevailing in the socio-cultural imagination.

In this study, it will be a question of the representation of the figure of the father in two texts of the Algerian literature of French expression, the first one *L'élève et la leçon* is of an author of the revolutionary generation, namely Malek Haddad, the second one 1994 by a young Algerian author of contemporary French-speaking literature. Through these two texts, we will see how the father figure evolves, from protest to the desire to break with archaic ideas and to a possible reconciliation.

Keywords : representation, social imaginary, collective memory, father figure, absence.

Introduction

Dans l'imaginaire socio-culturel maghrébin, la figure du père représente le pilier inamovible de la famille et la référence en matière d'autorité, de discipline et d'éducation rigoureuse. En effet, les sociétés organisées sur le mode du patriarcat, telle la société algérienne, tendent à glorifier le rôle du père ; du moins, à construire l'image d'un socle stable et solide sur lequel se construit la cellule familiale et plus largement l'organisation sociétale. Cette représentation idéalisée du statut paternel dont le charisme suscite à la fois respect, admiration et reconnaissance a longtemps été dominante, mais tend de plus en plus à être déconstruite du fait de l'évolution des sociétés et de tensions historiques qui ont ébranlé les valeurs traditionnelles.

Qu'en est-il des représentations littéraires de la figure paternelle ? La littérature parce qu'elle met en présence les conflits latents dans la société, peut décrire et reproduire le réel en nous le montrant sous un angle différent, ou le déconstruire en nous dévoilant le non-dit des interactions sociales et en brisant les préjugés qui s'incrument dans l'imaginaire socio-culturel.

La présente étude portera donc sur la représentation de la figure paternelle dans deux textes de la littérature algérienne d'expression française, l'un de Malek Haddad, appartenant à la génération des écrivains engagés dans la lutte de reconquête de

l'indépendance, et l'autre de Adlène Meddi, issu de la nouvelle génération d'écrivains contemporains. Le choix porté sur *L'élève et la leçon* (Haddad, 1960) et *1994* (Meddi, 2017), n'est pas fortuit mais s'appuie sur la confrontation de deux générations et deux écritures différentes. A travers ces textes, nous prospectorons les voies (et les voix) qui mènent de la contestation de la figure paternelle, à la rupture ou à une éventuelle réconciliation. Nous allons revenir en premier lieu sur la notion même de représentation telle que définie par certains chercheurs puis nous chercherons à comprendre son fonctionnement et les enjeux sémantiques qu'elle entraîne, dès qu'on bascule de l'univers social à l'imaginaire littéraire.

La représentation sociale vue par les chercheurs

Le concept de représentation reste difficile à définir tant il relève de plusieurs disciplines et se trouve à la croisée de plusieurs sciences humaines, transversal et interdisciplinaire, il continue à susciter l'intérêt de la recherche scientifique. Des chercheurs comme Abric, Jodelet, Herzlich et Moscovici, pour ne citer que ceux-là, se sont attelés à donner une définition aux représentations. Nous allons en voir quelques unes pour en cerner les enjeux dans les textes littéraires qui nous intéressent.

L'un des premiers chercheurs à s'intéresser aux représentations sociales, Moscovici (à la suite de E. Durkheim) considère que celles-ci « apparaissent comme des contenus organisés, susceptibles d'exprimer et d'infléchir l'univers des

L'intégration des TICE en situation d'enseignement/apprentissage à l'Université au Maroc : vers un nouvel paradigme didactique innovant
revue *Socles*
individus et des groupes. » (Moscovici, 1960, p. 635) Il s'agirait donc d'un ensemble d'informations organisées, autrement dit qui sont le produit d'un processus mental sélectif et hiérarchisant destiné à traduire ou à influencer la pensée des individus appartenant à un même groupe social. La représentation aurait, selon Moscovici, une double vocation, celle « d'instaurer un ordre qui donne aux individus la possibilité de s'orienter dans l'environnement social, matériel et de le dominer. Ensuite, d'assurer la communication entre les membres d'une communauté. » (Moscovici, 1984, pp.10-11)

Il apparaît ainsi que la visée de la représentation est, d'une part, de mettre en place une dynamique de stabilité qui organise le mode de vie et de pensée sociale ; d'autre part, de faciliter les échanges communicationnels au sein d'une société, d'où l'importance de la diffusion généralisée de la représentation qui devient, en quelque sorte, la garante du maintien de l'ordre et du sentiment d'appartenance à une communauté. En revanche, le discours littéraire, comme nous le verrons, ne cherche pas à sauvegarder cette sérénité préétablie, mais à remettre en question les évidences toutes faites et à perturber ce qui semble être stable et statique.

D'autres chercheurs, comme Claudine Herzlich, entrevoient la représentation sociale, comme une « modalité de connaissance » et une activité dynamique de « construction sociale du réel » à partir d'un processus de métaphorisation. Il

s'agirait donc, selon Herzlich, non pas d'une connaissance objective et effective du réel mais d'une « construction mentale », une perception faussée, du moins une interprétation élaborée mentalement qui n'est donc pas forcément conforme à la réalité observée, comme elle le fait remarquer :

« [...] cette « reproduction » n'est pas « le reflet dans l'esprit d'une réalité externe parfaitement achevée, mais un remodelage, une véritable « construction mentale » de l'objet, conçu comme non séparable de l'activité symbolique d'un sujet elle-même solidaire de son insertion dans le champ social. » (Herzlich, 1972, p. 306)

Herzlich soutient donc qu'il ne s'agit pas d'une simple opération de reproduction à l'identique du réel, mais d'un travail de reconstruction psychique opéré par l'individu dans un environnement social qui détermine pour une grande part le processus de symbolisation individuelle.

Par ailleurs, Denise Jodelet considère la représentation sociale comme « une forme de connaissance socialement élaborée » et « une forme de connaissance spécifique » (Jodelet, 1984, p. 362), en d'autres termes : « un savoir de sens commun, dont les contenus manifestent l'opération de processus génératifs et fonctionnels socialement marqués. » Ce savoir, élaboré collectivement et partagé permettrait de mettre en place « une forme de pensée sociale. » (Jodelet, 1984, p. 362)

Jean-Claude Abric considère, quant à lui, la représentation comme « le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle l'individu ou un groupe reconstitue le réel

L'intégration des TICE en situation d'enseignement/apprentissage à l'Université au Maroc : vers un nouvel paradigme didactique innovant
revue *Socles*
auquel il est confronté, et lui attribue une signification spécifique. » (Abric, 1987, p. 64). En d'autres termes, pour Abric, la représentation sociale se construirait à partir d'un mécanisme intellectuel individuel ou démultiplié collectivement conduisant à une reconstruction du réel à partir d'une interprétation et donc d'une vision particulière.

Nous pouvons remarquer à travers ces quelques esquisses de définition un point commun, à savoir que la représentation sociale serait une activité mentale individuée élaborée à partir d'un ancrage social qui produirait une interprétation modélisante du réel que partage un collectif ou une communauté.

Ces différentes pistes de réflexions nous ont amenée à nous interroger sur l'importance de la représentation de la figure paternelle dans la littérature algérienne francophone à travers deux textes ; le premier de Malek Haddad, intitulé *L'élève et la leçon*, le second de Adlène Meddi, portant le titre *1994*. Nous tenterons de voir si la figure du père est appréhendée et travaillée de la même façon (ou pas) dans les deux textes et nous chercherons à comprendre les enjeux sémantiques de telles approches.

L'intériorité heurtée

Dans le roman de Malek Haddad, *L'élève et la leçon*, Idir Salah est le narrateur auto-diégétique. Médecin exilé en France, il a quitté l'Algérie pour fuir le malheur d'un amour

brisé et vivre loin des drames de la guerre anticoloniale, jusqu'au jour où sa fille se présente à lui, bouleverse toutes ses convictions et le plonge dans une réflexion introspective sur le sens de sa vie.

Salah dresse, dès l'incipit, le bilan de sa vie et considère celle-ci avec étonnement, comme si quelqu'un d'autre avait vécu à sa place, comme s'il avait rompu avec lui-même depuis longtemps. Cette essence diffractée, cet écartèlement du personnage entre son être antérieur et présent va se prolonger tout au long du récit. Ce processus de dislocation est déclenché par l'arrivée de Fadila qui vient défier son père sans que celui-ci réagisse, comme il le confie d'emblée : « Je vais écouter, je vais beaucoup écouter. Je n'ai pas à raconter l'énormité de mon silence. » (Haddad, 1960, p. 11)

Salah garde cette attitude de mutisme jusqu'à la fin du récit, toutefois, le processus de communication déclenché par sa fille est maintenu unilatéralement, dans la mesure où Fadila est la seule à disposer d'un acte locutoire, alors qu'en face d'elle, son père réagit par des regards, des mouvements corporels ou des mimiques, autrement dit un langage non-verbal. En effet, tout au long de ce récit, le dialogue est contourné, dévié par « l'inépuisable murmure ; l'infini ressassement » (Blanchot, 1971, p. 147) que représente le monologue du personnage réagissant intérieurement face à la logorrhée verbale de sa fille.

Pourtant, Fadila demande à son père l'impensable dans l'imaginaire social algérien, l'impossible, quelque chose qui

L'intégration des TICE en situation d'enseignement/apprentissage à l'Université au Maroc : vers un nouvel paradigme didactique innovant
revue *Socles*
aurait dû le faire sortir de ses gonds et de son silence : la faire avorter et l'aider à se débarrasser d'une grossesse indésirable. Mais le père de Fadila demeure inébranlable, enfermé dans son silence, tourmenté par une parole aliénée qui l'isole des autres et le conduit à se refermer sur lui dans une intériorité blessée.

L'intériorité heurtée des principaux personnages est aussi dominante dans le roman de Meddi qui replonge le principal personnage Amin dans le souvenir de la décennie sanglante, période noire dans « la pensée sociale » algérienne. C'est une longue et douloureuse dérive qui est représentée à travers l'image métaphorique récurrente du naufrage : « le naufrage était imminent » (Meddi, 2017, p. 172), nous dit le narrateur. Cette métaphore dynamique du naufrage ou « métaphore vive » (Ricoeur, 1975), irrigue le texte et entraîne les personnages dans les abysses d'une mémoire torturée.

Amin se revoit en 1994 avec ses amis Sidali, Farouk et Nawfel ; jeune lycéen désinvolte qui vit une histoire d'amour passionnée avec Kahina, interrompue brutalement par la guerre civile ravageant les illusions de la jeunesse. Il décide avec ses amis de fonder un groupe armé pour se venger des terroristes islamistes qui sèment la mort, en les dénonçant, en premier lieu, aux services secrets, puis en décidant de passer eux-mêmes à l'acte : ses amis et lui établissent des listes des cibles à abattre.

Dès les premières lignes de ce roman, surgit la position dominante et dominatrice de la figure tutélaire absolue et sans

contre poids. Le père représente le pouvoir absolu, totalitaire et despotique ; à tel point que sa mort est vécue par son fils comme un accablement et un fardeau et non comme une libération ou une émancipation.

L'incipit interpelle le lecteur au moyen d'une phrase interrogative qui le désarçonne et perturbe son horizon d'attente, au lieu de le conforter dans la recherche d'une stabilité sémantique : « Que reste-t-il quand Dieu le Père meurt ? » Cette interrogation provocatrice et déstabilisatrice installe le décor d'une situation d'inconfort et de malaise, dans la mesure où le personnage principal assiste à l'enterrement de son père, totalement effondré : « Amin s'interrogeait. Maintenant que Dieu le Père est mort, que reste-t-il. Rien. Et tout. » (1994, p.15)

Plus on avance dans le récit, plus se construit l'image d'un père dominateur, au pouvoir totalitaire comparé à un « Dieu » ; dès lors, le narrateur nous introduit dans l'intériorité déchirée de Amin. Celui-ci est anéanti après les événements dramatiques qu'il a vécus, lui et ses amis : la trahison de la fille qu'il aimait, l'assassinat du frère de celle-ci accusé d'islamiste dans le contexte de la guerre civile, le bannissement de son meilleur ami Sidali et son propre éloignement dans l'académie militaire.

Dix ans sont racontés par le narrateur au moyen d'analepses, introduites par les effluves de la mémoire torturée des protagonistes qui plongent le lecteur dans l'enfer de la violence terroriste, des massacres collectifs et des attentats

L'intégration des TICE en situation d'enseignement/apprentissage à l'Université au Maroc : vers un nouvel paradigme didactique innovant
revue *Socles*
ciblés et au rythme des rafles policières et des violents accrochages entre les frères ennemis. La guerre civile a tout dévasté et a fait rejaillir le spectre de la guerre coloniale vécue par leurs pères, d'où le dédoublement de la souffrance partagée et la résurgence d'une mémoire collective blessée.

D'ailleurs, le père d'Amin est présenté comme un officier qui a traqué les terroristes sans relâche jusqu'à se faire une réputation de « général de guerre » intrépide et immortel. Il est désigné tour à tour par les expressions suivantes: « le général Sellami Zoubir (...) magnifique seigneur de guerre » (Meddi, 2017, p. 33), « Dieu de la mort » (p. 35), « père terrifiant disparu » (p. 50), « (...) mon père, ce Dieu de la guerre, son Dieu à elle, ce Dieu à eux tous qui a exilé Sidali (...) » (p. 64)

Le père est représenté comme un surhomme et cette image creuse le fossé entre lui et son fils qui souffre de l'absence affective paternelle. Ainsi, la brusque disparition de Zoubir plonge son fils Amin dans un état d'hébétude ; il la vit comme un moment de délivrance mais aussi comme un état d'errance, de flottement et d'absence après tant de conflits dans leur relation: « orphelin d'un père qui lui avait mené la guerre. » (Meddi, 2017, p. 94)

Amin est décrit comme un spectre errant au milieu d'un présent qui se refuse à lui et d'un passé sommé par son père d'être oublié « il était son propre fantôme » (p. 42) « Tout cela,

toute cette catastrophe parce qu'il était le fils de son père. Le fils, (...), les fils de bien des guerres (...) » (p. 42)

Amin et son ami Sidali ont conscience d'avoir perdu leur humanité et le cours de leur vie : « Cannibales. Ils ont fait de nous des cannibales (...) » (p. 49) Le pronom « ils », surchargé de mépris et de colère, renvoie aux pères qui n'ont pas su les protéger de la violence: « les traumatismes, nous dit le narrateur, s'égrénaient en chapelets » (p. 51)

La figure paternelle représentée par Zoubir est omniprésente dans le récit, dominante ; elle ne laisse apparaître aucun signe de faiblesse, aucun étalage de sentimentalisme, d'affection ou aucune marque de doute ou d'incertitude. Personnalité écrasante, toxique, elle réduit son fils Amin à une obéissance docile et à un effacement permanent, comme c'est le cas d'ailleurs de sa mère représentée comme la figure de l'absence et du silence. Le père de Amin, Zoubir Sellami est froid, distant, absent de la vie de Amin contrairement au père de Sidali qui est décrit sous un aspect plus humain mais portant une profonde blessure et une haine sourde contre son ancien frère de combat, Zoubir.

Le règne de la nuit ou l'effacement de l'être

Les personnages de *1994* sont noyés dans un sentiment de flottement et d'effacement de l'être devant l'horreur de la guerre, construite autour de l'image d'une nuit effrayante et sans fin qui caractérise la « réalité commune » de la société

L'intégration des TICE en situation d'enseignement/apprentissage à l'Université au Maroc : vers un nouvel paradigme didactique innovant
revue *Socles*
algérienne. Ainsi, Zoubir ne réalise l'étendue de son absence et de sa rupture avec son fils Amin que lorsqu'il découvre le crime de son fils. Le meurtre commis par ce dernier signe son acte de rébellion mais l'introduit, lui aussi, dans la tourmente de la guerre. Zoubir, nous dit le narrateur, ne voyait plus son fils : « il ne voyait que la nuit, la grande nuit. Celle qui avançait inexorablement. Celle qui rendait impossible le jour. (...)» (p. 272)

Père totalement absent, Zoubir se rend compte de son erreur et culpabilise après le meurtre commis par son fils Amin : « Lui, père absent occupé par le pays ». Il est ébranlé et veut se « se punir pour ne pas avoir été là, pour ne pas avoir été un père. » (Meddi, 2017, p. 270) Le sentiment de culpabilité de Zoubir à l'égard de son fils est identique à celui de Salah à l'égard de Fadila dans *L'élève et la leçon*, portant lourdement le poids de son absence de la vie de sa fille : « Tout est là que je suis terriblement absent. Mes yeux indifférents sont comme une impuissance. » (Haddad, 1960, p. 97)

En effet, Salah souffre lorsqu'il se rend compte qu'il a vécu dans l'oubli et l'amnésie de son passé : « J'étais vidé. J'étais dans le vide. » (Haddad, 1960, p. 89). Il réalise l'étendue de son aveuglement et mesure l'état désespérant de la dislocation de son être :

Entre mon passé et moi, il n'y a pas
seulement du temps. Il y a un trou, un trou qu'on
ne peut comparer à la parenthèse affolante d'une

amnésie. Il s'agit là d'une véritable rupture, d'une dissociation. (Haddad, 1960, p. 113)

Dès cet instant, Salah vit troublé par l'idée que depuis son départ de l'Algérie, il a rompu non seulement avec les siens, mais avant tout avec lui-même. Cependant, l'apparition de Fadila le replonge parmi les fantômes de son antériorité. Ainsi, il ne voit pas sur la photo que sa fille a conservée de lui le visage de sa propre jeunesse, mais le visage d'un mort : « Dans le petit cartable de Fadila je sais la photo d'un mort. Moi. » (Haddad, 1960, p. 113)

Il avait pourtant fui la guerre, fui la réalité sociale algérienne espérant oublier l'amour perdu et le passé tourmenté. Mais la guerre le rattrape, le passé ressurgit à travers la parole blessée et blessante de sa fille, d'où son attitude de repli, de mutité volontaire et de méfiance à l'égard des mots de Fadila. Celle-ci lui rappelle ses erreurs du passé, le juge et le condamne au mépris éternel car elle estime que son père n'a rien fait pour son pays ; pire, il ne lui parle même pas et reste dans une position de neutralité qu'elle ne pardonne pas.

Le dialogue impossible

Le narrateur de *L'élève et la leçon* estime que sa fille est venue chez lui pour le condamner pour toutes ses erreurs passées et il en est profondément affecté : « Elle n'est pas venue pour m'expliquer. Elle est venue pour réclamer, pour exiger, pour condamner. Pourtant, dans ses cheveux, ma main serait émue. »

L'intégration des TICE en situation d'enseignement/apprentissage à l'Université au Maroc : vers un nouvel paradigme didactique innovant
revue *Socles*

La jeune femme dirige un discours virulent à l'égard de son père, qu'elle juge au fond d'elle comme un traître du fait de sa fuite et de sa rupture avec le destin historique de sa communauté :

Dans les discours de Fadila, il était surtout question de mes erreurs. (...) Je n'aurais pas dû ceci, je n'aurais pas dû cela. J'ai recherché la paix, je ne suis qu'un vulgaire égoïste sans conscience nationale et sans conscience du tout. Partisan des solutions de facilité, je me suis réfugié de l'autre côté de la mer, de l'autre côté de l'Histoire, etc. (Haddad, 1960, pp.19-20)

Le discours réprobateur de Fadila exprime toute sa rage à l'encontre du comportement égoïste et irresponsable de son père : « Tu ne sais pas ce que c'est! Tu vis en France depuis une dizaine d'années, tu ne connais plus ni les jeunes, ni les vieux de chez nous. Tu es parti... (...) Tu t'es volontairement isolé. Et pendant ce temps !...» (Haddad, 1960, p. 42). Le discours de Sidali dans *1994*, n'est pas moins tendre et laisse éclater un flot de paroles déchaînées contre ses aînés : « Ils nous ont tués, poussés au crime ; ils ont incendié notre jeunesse, à tous. (...) ils ont joué avec le feu et nous en étions le candide combustible, tous, tous... ! » (Meddi, 2017, p.110) La génération de Sidali révoltée et meurtrie par les événements historiques dramatiques accuse ses aînés d'être à l'origine de la violence déchaînée au présent.

C'est pourquoi le duel ou le face-à-face de ces deux générations est caractérisé par une forte intensité dramatique

dans les deux romans qui font ressortir les conflits générationnels mais aussi la rupture avec un mode de pensée jugé archaïque et mutilant.

C'est pourquoi, face aux reproches de sa fille, Salah déstabilisé, confronté à sa propre conscience, estime être impuissant à changer le passé ou inviter l'avenir : « Le passé se refuse à moi, l'avenir me condamne. » (Haddad, 1960, p. 56) Il se voit expulsé de la dimension temporelle, n'ayant plus ni passé vers lequel se retourner, ni avenir pour lequel espérer, ni présent auquel se cramponner. Il est dans le règne de la nuit et dans le temps de l'absence. C'est pourquoi il s'impatiente et voudrait que cette nuit s'achève et le délivre de ses tourments : « il me tarde que cette nuit finisse. » (Haddad, 1960, p. 100)

Salah ne peut satisfaire la demande de sa fille, ni répondre à ses sollicitations, car il est prisonnier dans son propre discours, il est ligoté par une parole mutilée et mutilante qui l'empêche de s'ouvrir à l'autre, de dévoiler cette fragilité et cette fracture intérieure. Salah choisit de se blottir dans les voiles du silence et de la nuit: « Je m'entoure de silence et de nuit. » (p. 53) « La pénombre me pèse. Elle limite mes pensées. Je suis prisonnier de la pénombre. (p. 124) La nuit devient un vide qui interdit la pensée et la parole. Cette scène dévoile l'aphasie dans laquelle se trouve le principal personnage qui n'arrive pas à exprimer ses émotions et à verbaliser ses sentiments.

L'absence de la parole réparatrice est aussi désespérante dans la relation père/fils dans le roman de Meddi.

L'intégration des TICE en situation d'enseignement/apprentissage à l'Université au Maroc : vers un nouvel paradigme didactique innovant
revue *Socles*

L'impuissance langagière des pères révèle leur perte de pouvoir et leur fragilisation patente, comme le souligne Charles Bonn à propos des textes de Kateb Yacine, où « le père est le plus souvent traîtreusement absent, en faillite » (Bonn, 2007, p. 18), ce qui conduit la production maghrébine, selon Bonn à mettre en lumière la symbolique du « meurtre du père » (Bonn, 2007, p. 18)

En outre, la vulnérabilité des pères est dévoilée à travers la mise à nu de leurs émotions. Ainsi, lorsque Fadila se plaint de son malheur, son père en est profondément bouleversé sans toutefois s'en étonner car il considère qu'il est tout à fait normal d'être malheureux quand on est algérien, compte-tenu de la situation dramatique que vit le pays colonisé :

J'attendais ce mot-là qui résume à lui seul une histoire nationale. [...] Tu es malheureuse parce qu'il serait anormal, voire indécent d'être heureux quand on est Algérien, ou tout simplement quand on a du cœur. (Haddad, 1960, p. 39).

Accablé par le flux de reproches de sa fille, le narrateur éprouve un sentiment de culpabilité. Il réalise amèrement qu'il est exclu du passé et de l'avenir, qu'il n'a même pas de consistance au présent. La détermination de Fadila ébranle ses propres certitudes ; une seule néanmoins résiste, c'est l'espoir que représente l'enfant non désiré : « Je crois même que l'on doit mieux se battre quand on a un enfant, qu'on doit bien se battre, c'est-à-dire que l'on doit se battre pour le bien. » (Haddad, 1960, p. 56).

Ce personnage qui a perdu toutes ses illusions et tout goût de la vie, persiste à croire en l'avenir, à travers l'espoir représenté par l'enfant que porte sa fille et ne veut pas que celle-ci gâche la dernière chance d'éclaircie.

La guerre destructrice

Le poids de la guerre est aussi dramatique pour les personnages du roman *1994*, d'autant plus que le pays est plongé dans une guerre civile sans nom. Celle-ci détruit l'institution sociale la plus sacralisée dans la société algérienne : la cellule familiale qui vole en éclats sous l'effet des discours extrémistes et radicaux. Ainsi, nous dit le narrateur : « C'était le nouvel ordre des seigneurs de guerre lâchés des casernes dans une guerre. La guerre. » (Meddi, 2017, p.38)

Il y a les pères qui s'engagent dans toutes les guerres, y compris les guerres fratricides comme Zoubir, et il y a les autres qui se retirent du champ de bataille comme Farès, le père de Sidali, comme Idir, le père de Farouk dont « le visage (était) défiguré par la peur » (Meddi, 2017, p. 264) et tant d'autres qui vivent dans la honte et l'humiliation des seigneurs de la guerre.

Les deux générations souffrent des guerres successives qui ont détruit l'espoir d'une vie heureuse et digne. Le père de Sidali, Farès est présent, affectueux mais effacé et sans grande envergure aux yeux de son fils qui ressent de la honte et de la colère envers lui. Les deux pères, Zoubir et Farès étaient frères

L'intégration des TICE en situation d'enseignement/apprentissage à l'Université au Maroc : vers un nouvel paradigme didactique innovant
revue *Socles*
de combat dans leur lutte anticoloniale, puis, ils sont devenus des frères ennemis après un attentat raté contre des Français.

Le père de Sidali ne peut pardonner au père de Amin sa violence et l'humiliation qu'il lui a fait subir devant son propre fils. Farès est brisé, suite à une double aliénation, celle de la guerre anticoloniale et celle de sa guerre personnelle avec Zoubir « il ne pardonne pas ses larmes inédites... Mon père est devenu une blessure. » (Meddi, 2017, p.52)

Les enfants de ces pères engagés dans la lutte de libération, héritent de leurs blessures et de leur obsession de la mort : « Toute cette mort vivant en nous. Ardente de vie. » (p.55). La jeune génération porte lourdement le fardeau du legs paternel qui se résume à glorifier un passé dramatique. Ce qui nourrit le sentiment de colère d'une jeunesse qui voudrait mettre un terme à cette chaîne de désespoir : « En finir avec quoi ? se demande Sidali, avec tout ce qu'on a été forcé de subir durant notre jeunesse qui n'a jamais existé. » (Meddi, 2017, p. 57). Le constat d'une absence de jeunesse dans l'Algérie post-indépendante est le même que pour la génération de Salah qui n'a pas vécu sa jeunesse sous le régime colonial, en témoigne le constat amer du narrateur de *L'élève et la leçon* : « A ma connaissance, personne, jamais personne n'eut vingt ans en Algérie. » (Haddad, 1960)

Le constat de Sidali est tout aussi alarmant concernant sa jeunesse perdue (et celle de toute sa génération) dans les

dédales de la guerre : « elharb, harbna, notre guerre, si intime, contre nous-mêmes, nos copines, nos parents, nos amis et frères, guerre qui a fait de nous, même dix ans après, une génération, deux, trois siècles après, des cadavres assassins (...) » (Meddi, 2017, p. 109)

L'emprunt de mots de la langue arabe, souligne le drame sans fin de la guerre et de ses séquelles répercutées de générations en générations, ce qui fait dire à Sidali : « (...) toute cette vie marquée par le gâchis » (Meddi, 2017, p. 70). Le mot est lâché : « gâchis », signifiant le sentiment de perte d'espoir à l'origine de la folie meurtrière dans laquelle seront entraînés Sidali et Amin : « Il fallait donner du sens à tout ce gâchis », se dit Sidali lorsqu'il décide de tuer un ancien camarade de classe, devenu islamiste, autrement dit, une cible à abattre dans la liste noire qu'ils avaient élaborée.

L'acte mortifère accompli, n'apaise pas la colère de Sidali, tout à l'inverse, il attise son ressentiment à l'encontre de la génération de son père et de toutes les erreurs faites qui se sont répercutées tragiquement sur sa génération :

On l'a fait juste parce que vous autres, nos pères, nos légions de pères, nous faites payer le prix de votre lâche échec, de votre si belle vie à l'ombre des nuages noirs que vous avez refusé de voir, décennie après décennie. C'est vous, les assassins, vous les coupables !
(Meddi, 2017, p. 321)

Le narrateur dresse lui aussi un bilan accablant des pères qui se sont battus contre le système colonial mais qui n'ont

L'intégration des TICE en situation d'enseignement/apprentissage à l'Université au Maroc : vers un nouvel paradigme didactique innovant
revue *Socles*
rien transmis à leurs enfants après l'indépendance, sinon un pays hanté, traumatisé par la violence et les fantômes de la guerre :

Que leur ont légué leurs pères ? Des coupeurs de têtes et un pays décapité. Qu'avaient-ils faits de leurs années de gloire les pères, qu'ils leur chantaient matin et soir, leurs années 1960 et 1970 ? (...) ? Rien ! Ils avaient profité de l'Etat-papa. Ils avaient tout donné à la patrie contre les Français, aussi se sentaient-ils le droit de jouir sans limites des fruits gratuits de l'indépendance, sans pudeur, sans penser à demain, sans penser à eux, leurs enfants qui grandiraient dans le sein de l'apocalypse. (Meddi, 2017, p.332)

Si le roman de Meddi peint un pays à la dérive avec une jeunesse perdue et désespérée, celui de Haddad permet d'espérer en l'avenir et de croire aux générations futures. Ainsi, le narrateur-personnage de *L'élève et la leçon* atteint le « summum de sa lucidité » et a conscience de la nécessité pour les hommes de sa génération de s'éclipser et de céder la place à la jeunesse prometteuse qui est à même de relever le défi de l'anticolonialisme et de la modernité.

Une génération regarde une génération dans le dialogue impossible du duel. Une génération parle à une génération. Une génération se tait. Elle ne peut que se taire. Les événements la dépassent. (Haddad, 1960, p. 48)

Salah considère qu'il fait partie d'une génération qui doit quitter la scène et céder la place à une nouvelle génération, plus jeune, plus dynamique, plus autonome aussi, pour répondre aux attentes d'un peuple qui rêve de liberté et de dignité.

C'est ce qui explique le geste final du narrateur-personnage qui intervient pour la première fois dans la diégèse par un acte de parole, un acte de résistance et un mouvement d'ouverture pour accueillir l' « autre » qui se trouve être l'amant de sa fille: « Viens, petit, Fadila nous attend. » (Haddad, 1960, p. 125). Le récit s'achève ainsi sur les paroles de Salah qui signent sa renaissance au monde et son action dans le monde. En d'autres termes, le personnage parvient au terme de sa vie à reconstruire son être et à s'éveiller à la lumière d'un nouveau jour qui est la promesse de la liberté. « De toutes ces incohérences, il sortira un monde neuf. » (Haddad, 1960, p. 38)

Conclusion

Nous voyons bien que la figure paternelle conçue au sein de la société algérienne est complètement mise à mal et déstabilisée par une perception littéraire contestataire et réfractaire à l'ordre établi.

Dans le roman *1994*, Meddi opère une autopsie d'une jeunesse qui se considère abandonnée et orpheline de pères. La société algérienne décrite dans ce texte, souffre de traumatismes non guéris et nourris par le culte d'une Histoire glorifiant la guerre et ses héros mais qui ne traite ni les problèmes du présent ni ne propose de projets pour l'avenir. Toute la jeunesse se retrouve ainsi piégée dans le culte d'une mémoire collective sacralisant l'épopée révolutionnaire et dans une amnésie généralisée quand il s'agit d'événements problématiques. Les ponts sont rompus

L'intégration des TICE en situation d'enseignement/apprentissage à l'Université au Maroc : vers un nouvel paradigme didactique innovant
revue *Socles*
entre les générations, comme le clame le personnage de *L'élève et la leçon*.

Ainsi la figure de l'absence est-elle omniprésente dans ces deux romans : absence des pères aux côtés de leurs enfants, absence de parole, de dialogue et de communication entre les générations, absence de transmission et de legs mémoriels. Les pères représentés ont failli à leur mission de père parce qu'ils n'ont transmis à leur progéniture que le goût du sang, des larmes et de la mort.

Le récit haddadien laisse paradoxalement poindre une lueur d'espoir lorsque le père essaie de réparer ces erreurs en prenant, pour une fois, l'initiative de croire en l'avenir que porte en elle sa fille, contrairement au récit de Meddi qui dessine un pays à la dérive, une jeunesse naufragée sans perspectives d'avenir. Les comptes n'ont pas été soldés après l'indépendance puisque les malentendus, les rancœurs et les haines restent tenaces dans les esprits tourmentés et dans les cœurs blessés. L'absence de dialogue ou de débats contradictoires ne permet pas d'aplanir les divergences et de taire les polémiques. Le silence sur les erreurs du passé n'efface pas le passé semble dire le roman *1994*. Les enfants reproduisent les erreurs de leurs parents tant que ceux-ci n'ont pas résolu d'affronter avec lucidité leurs propres errances.

Conclusion

Au terme de cette réflexion, il nous semble important de souligner, le rôle majeur et avant-gardiste que peut encore tenir la littérature contemporaine dans l'accompagnement et l'enrichissement de l'imaginaire social, en brisant certaines représentations éculées, et en continuant à nous faire voir le monde avec lucidité, comme le propose R. Escarpit lorsqu'il s'interroge sur la relation de la littérature et de la société: « C'est un nouvel équilibre qu'il faut trouver. (...) Seul un effort de lucidité nous fera prendre conscience de celui qui, en partie à notre insu, se crée autour de nous. » (Escarpit, 1958, p. 127)

Car les textes littéraires et les romans plus particulièrement, parce qu'ils interpellent le lecteur, parce qu'ils le perturbent ou le font vibrer permettent de fertiliser et de ressourcer « ce dialogue des créateurs de mots, de mythes et d'idées avec leurs contemporains et leur postérité (...) » (Escarpit, 1958, p. 127) et ainsi de renouveler la perception de la réalité sociale et pourquoi pas de lui tracer de nouvelles voies vers un imaginaire fécond.

Bibliographie

Ouvrages étudiés:

HADDAD M., 1961, *L'élève et la leçon*, Paris, Julliard.

MEDDI A., 2017, *1994*, Alger, Barzakh.

Ouvrages ou articles théoriques:

L'intégration des TICE en situation d'enseignement/apprentissage à l'Université au Maroc : vers un nouvel paradigme didactique innovant
revue *Socles*

ABRIC J.-C., 1987, *Coopération, compétition et représentations sociales*, Cousset-Fribourg, DeVal.

ABRIC J.-C., 1994, *Pratiques sociales et représentations*, Paris, PUF.

BONN C., 2007, « Le Tragique de l'émergence littéraire maghrébine entre deux langues, ou le roman familial », *Nouvelles Études Francophones*, vol. 22, n° 1, University of Nebraska Press

ESCARPIT R., 1958, *Sociologie de la littérature*, Paris, PUF.

JODELET D., 1984, *Représentations sociales : phénomènes, concepts et théorie*. In S. Moscovici, *Psychologie sociale*, Paris, PUF.

HERZLICH C., 1972, *La représentation sociale*. In S. Moscovici, *Introduction à la psychologie sociale*, Paris, Larousse

BLANCHOT M., *L'Amitié*, 1971, Paris, Gallimard.

MOSCOVICI S., 1960, *Etude de la représentation sociale de la psychanalyse*, Paris, PUF.

MOSCOVICI S., 1984, Préface, In C. Herzlich, *Santé et maladie. Analyse d'une représentation sociale*. Paris, Mouton.

RICOEUR P., 1975, *La métaphore vive*, Paris, Seuil.